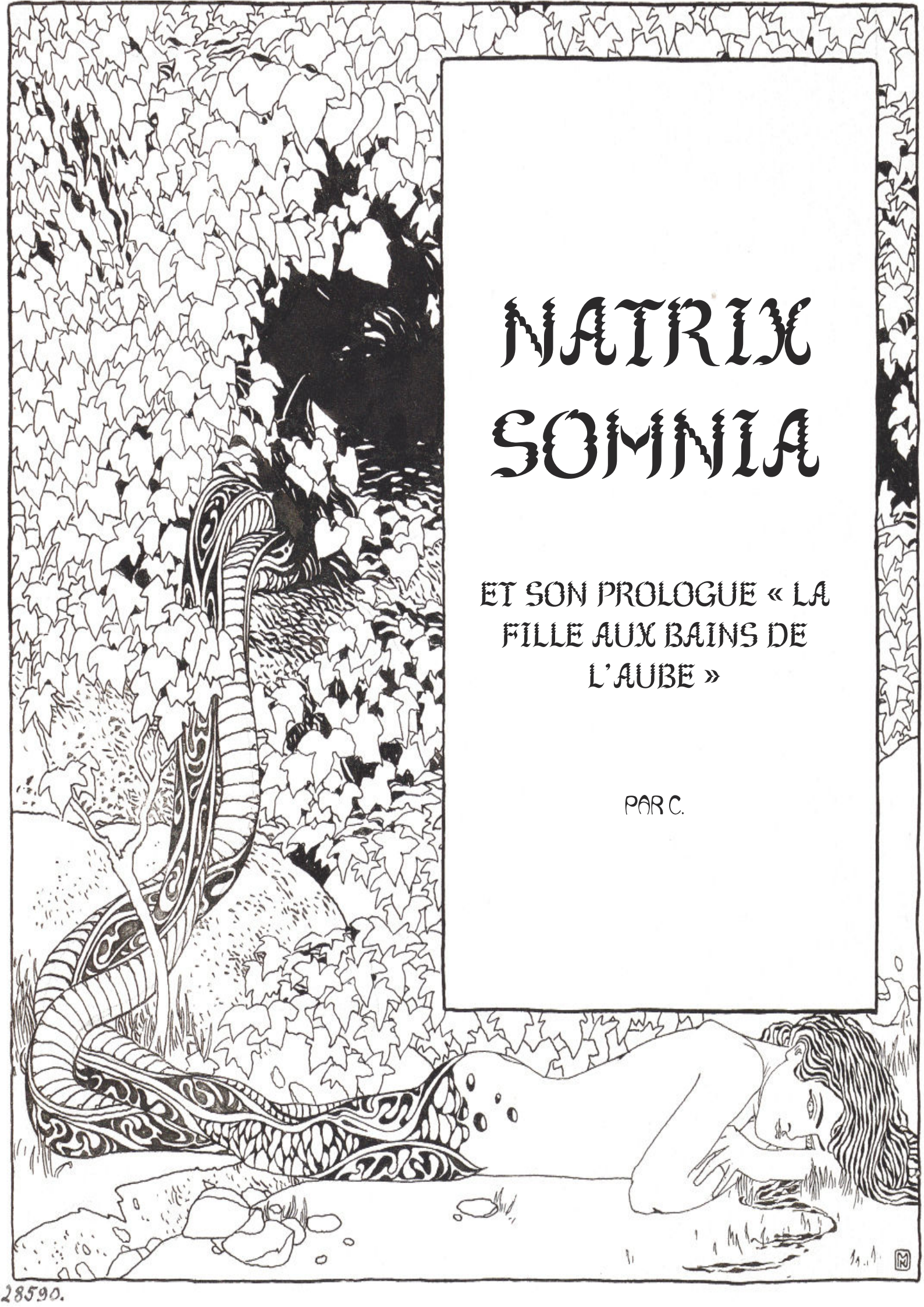




MATRIX SOMNIA

ET SON PROLOGUE « LA
FILLE AUX BAINS DE
L'AUBE »

PARC.

Crédits des illustrations

Couverture: *Seejungfrau* (Sirène) par Koloman Moser, vers 1896, domaine public
Les serpents sont extraits d'*Histoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares et des Serpens*
par Bernard-Germain de Lacépède, <https://doi.org/10.5962/bhl.title.5009>, domaine
Public
Le logo de Phobós a été réalisé par Tristan Diaz @tristan.bastie

Prologue – La fille aux Bains de l'Aube

Au pays de Saint Tugdual vivait une douce enfant à la beauté de fée. Son nom invoquait dans les mémoires le goût des petites baies sucrées cueillies dans les haies de l'enfance. À l'exception des serpents, elle se faisait obéir de toutes les créatures de Dieu, même les plus sauvages, en leur parlant gentiment. Elle n'était pas avare de ce don dont elle en faisait profiter les autres fermes et villages. Arrivée à l'âge de fréquenter et de se marier, elle choisit le plus beau, le plus courageux des hommes du pays. Un presque noble. Leur amour fût intense et l'entente de leurs intérêts harmonieuse pendant longtemps.

Pourtant, dès sa première maternité, elle exigea qu'il n'assiste pas à ses couches. Elle craignait que son regard ne soit déçu et entaché à tout jamais. Au quotidien déjà, elle déployait de complexes subterfuges pour n'être vue de son amant qu'en état de grâce. Le nouveau père accepta facilement, bien trop heureux d'échapper à cette corvée bruyante faite d'attente et d'angoisse. Il aimait l'odeur du sang et les cris mais uniquement ceux des bêtes qu'il tuait durant ses parties de chasse. C'est ainsi qu'il s'occupa durant l'accouchement de ses deux premières filles.

Devenue mère par deux fois, notre fée voyait sa perfection se déliter jour après jour en petits lambeaux de fatigue.

Pour la naissance de sa troisième fille, l'époux partit à nouveau à la chasse avec une suite de compagnons. Seulement, cette fois-ci, il prêta l'oreille aux chuchotements discrets de ses amis. N'était-ce pas étrange que sa femme refuse sa présence durant ses couches ? Ne protégeait-elle pas un secret honteux ? N'était-ce pas un moyen de l'éloigner pour que le vrai père puisse accueillir dans le monde sa progéniture ? Elle qui commandait aux bêtes, n'était-elle pas comme la mère de Jean de l'Ours ? Attrapé au collet par la jalousie, il quitta

sa compagnie et rentra chez lui sans s'annoncer. Il trouva alors une société de femmes laides et vieilles, la sienne au milieu. Son troisième enfant était né, relié à sa matrice par une horrible corde de peau.

Il n'avait pas tenu sa promesse et, à partir de ce jour, il ne l'aimât plus. Elle n'était désormais pour lui qu'un pétale flétri. Il partait de plus en plus longtemps, lui parlait à peine. L'affection de son bien-aimé perdue, elle se reconforta auprès de ses filles qu'elle éleva pour qu'elles deviennent parfaites et droites en toutes choses. Les trois boutons de rose grandirent, ressemblant chaque jour un peu plus à la jeune fille qu'elle avait été. Ce qui ne manquait pas de troubler leur père. Depuis des années déjà, il troussait d'autres jupons que ceux de sa femme mais ses maitresses étaient souvent exigeantes, peignées par ceci ou par cela. La vie était plus facile au contact de ses filles.

Il chérissait particulièrement les samedis lorsque son épouse rendait visite à ses parents.

Plusieurs années passèrent, l'aînée approchait ses quinze ans. Mais quelque chose avait changé : les trois sœurs perdaient de leur lumière. Certes, les corvées étaient nombreuses et les moments de détente trop rares mais les trois sœurs avaient toujours été travailleuses. Non, tout avait commencé avec l'achat d'une baignoire par leur père deux ans plus tôt, installée dans une pièce attenante à sa chambre. Leur mère leur avait enseigné la magie des apparences, elles représentaient une lignée et se devaient d'être toujours propres et soignées. Mais l'aînée était à vif. Elle préférait prendre ses bains dans l'eau glacée de la rivière, malgré les couleuvres d'eau. Elle s'y rendait au lever du jour, quand la maisonnée était encore endormie et tranquille. La seconde sœur, qui ne se nourrissait presque plus, l'accompagnait parfois tandis que la plus jeune pleurait chaque nuit dans son sommeil en crispant ses

doigts si forts qu'il lui fallait de longues minutes pour les détendre au réveil.

Une nuit, après une journée particulièrement éprouvante, elles se retrouvèrent en secret et conspirèrent contre leur père, ce vampire assoiffé de leur jeunesse ! Elles voleraient un couteau à la cuisine puis, le samedi, quand leur mère serait absente, elles lui interdiraient pour toujours de les approcher. Le jour venu, elles réussirent tant et si bien que leur père pris la fuite en leur promettant une vengeance terrible sous une pluie d'insultes.

À son retour, tandis que le soleil se retirait du monde, leur mère plongeait dans une colère de glace. Elle sermonna ses filles durant toute une nuit. Elle fût bruyante et terrible. Les animaux de la ferme braiaient, donnaient des coups dans l'étable. La truie mangea même ses petits tandis que les loups hurlaient dans les bois. À l'aurore, la maîtresse des lieux se calma enfin pour mieux imaginer la manière de punir ses filles et de retrouver son mari : il fallait les séparer et les éloigner. Ainsi, elle envoya la plus jeune travailler dans la ferme d'un de ses cousins. Ce dernier était réputé pour son aigreur et sa laideur vénéneuse, à la hauteur de sa méchanceté. La seconde dû entrer au service d'un prêtre d'un village haut perché des Pyrénées. On le disait grigou et perpétuellement paniqué à l'idée de perdre les trésors de son église. Ce n'est pas lui qui lui ferait retrouver l'appétit. L'aînée devait être châtiée en dernier. Restée seule et hantée par le malheur de ses sœurs, elle était au supplice. Sa mère ne la désignait plus que comme « le serpent », seul animal qu'elle ne pouvait pas contrôler.

À force d'être appelée « serpent », l'aînée devint fascinée par cet animal. Durant ses insomnies, elle imaginait un être plus grand et plus fort qu'elle qui descendrait des nuages pour la sauver. Elle rêvait de le voir nager au-dessus d'elle, le grand dragon sommeillant dans les mythes. Elle lui dédiait toutes ses prières. Mais ces dernières se perdaient dans l'air

comme elle se sentait elle-même perdue dans l'eau trouble de son bain. Sa mère la forçait désormais à en prendre un chaque samedi soir. Elle devait rester bien blanche, bien pure. Il fallait bien frotter. Mais désormais notre fée déchue gardait la porte.

La tête sous l'eau, les sons de la ferme étaient étouffés par le poids du liquide. Et l'aînée pensait : est-ce que le dragon vit, lui aussi, au fond d'une baignoire céleste ? Est-ce qu'il regarde, comme elle, les gouttes de sa vie ne troubler aucune surface ? Sa magie a-t-elle été aspirée dans un siphon d'air, pour se dissoudre ensuite dans le cloaque du cosmos ?

Bien sûr, ses questions restaient sans réponse. Mais un soir où elle avait été laissée seule dans son bain, une pensée émergea de l'eau depuis longtemps refroidie. À l'église, durant le dernier prêche, les paroissiens avaient été longuement avertis des conséquences de la tentation. Mais elle n'en avait retenu qu'une seule idée : l'Adversaire répond toujours. Un acte de rébellion, même infime, suffit pour qu'Il nous regarde. Il entend alors tous les mots que l'on prononce. Qu'avait-elle à perdre ? Rien. Alors, elle cracha sur le sol et insulta le prêtre, sa mère et son père et même ses sœurs.

Une minute passa, puis la lumière de la lampe vacilla, l'eau fût parcourue d'ondulations semblables à des anneaux de couleuvre. L'aînée plissa des yeux. Elle en était sûre : l'ombre au coin du mur devenait plus obscure. Elle se condensait dans une matière palpitante. Assise dans la baignoire blanche, les cheveux mouillés collés sur la peau de son dos, elle regardait s'extirper du mur une araignée faite de huit doigts, gesticulant au bout d'un bras maigre. Elle s'approchait déjà de son visage pour y déposer un simulacre de caresse.

À cet instant, la lampe s'éteignit et les cris commencèrent. Quand le silence revint, il n'y avait plus que la lune pour éclairer de ses doux rayons l'eau verte dans laquelle chatoyaient mille écailles.

C'est avec ce baptême que se termina la première vie de la fille aux bains de l'aube et que commença la mienne. Si ma première forme fût brève, la seconde fût bien plus longue. Alors je me suis fait des habitudes, ce sont les miennes. Je raconte des histoires et je les regarde nager dans les pensées des hommes. À votre tour de les entendre.

Un homme formidable

Le soir de ses soixante ans, aux alentours d'une heure du matin, Gaël s'est rendu dans son garage, a défait la corde d'une poulie accrochée à la charpente et s'est pendu alors que ses amis et employés dansaient, un verre à la main, dans la pièce d'à-côté. Ils le trouvèrent mort vingt minutes plus tard et n'oublieront jamais la déflagration de cette découverte. Célibataire et n'ayant pas d'enfant, il laissait derrière lui, pour l'essentiel, une distillerie florissante et une vieille maison de famille.

Depuis cette soirée, six mois sont passés durant lesquels la maison est restée inhabitée. Derrière ses volets fermés, la poussière a recouvert les meubles et les livres, le froid a pris possession des murs et la cheminée a conservé ses cendres. Le jardin s'est transformé en capharnaüm d'herbes, de ronces et de lierre. Sur les piliers de pierre qui marquent l'entrée de la propriété, il faudrait arracher la végétation pour y lire son nom : *An Huñvre*, le Rêve.

Mais aujourd'hui, il y a du bruit à l'intérieur. Quelqu'un est là. C'est Raymond, le demi-frère de Gaël et son légataire par la force des choses. Il est arrivé quelques jours plus tôt, dans sa vieille Citroën, avec une valise et les clés serrées dans son poing. Malgré le froid givré du matin, il est resté devant l'entrée de longues minutes pour prendre la mesure de la bâtisse et retrouver des souvenirs. À vrai dire, il n'en a pas beaucoup. Il n'a vécu ici qu'un été, et c'était il y a cinquante ans.

Raymond, lui aussi, fêtera bientôt ses soixante ans. Avec sa fille, si tout va bien. Il ne sait pas grand-chose de l'histoire de ses propres parents. Ils s'étaient aimés un peu, sans doute. Mais son père était déjà marié. Il avait même un premier fils, né quelques mois avant lui. L'arrivée de Raymond n'avait rien changé à cette situation. Il lui arrivait de voir son père certains samedis, mais son frère, jamais. Ils grandissaient loin l'un de l'autre. Deux vies parallèles. Raymond l'imaginait comme un double de lui-même, en mieux. Il s'inventait des jeux où il était son compagnon invisible, ou des mots d'argots secrets rien que pour eux deux. Il n'était pas malheureux pour autant, le solide amour de sa mère suffisait à lui procurer une forme d'équilibre.

Au moment de pousser la porte de *An Huñvre*, Raymond se souvient que quelque chose changea l'année de ses dix ans. Les visites de son père cessèrent et sa mère refusa ne serait-ce que de mentionner son existence. Ses questions n'entraînaient que des silences, mais il ne s'en inquiéta pas. Sa mère ne pleurait plus le soir et, après tout, il n'aimait pas tellement cet homme. Il regrettait seulement l'absence de son frère.

Dès ses premiers pas sur le parquet de chêne qui craque sous ses pieds, dès sa veste accrochée au vestiaire art nouveau, dès sa valise posée sur le sofa du couloir, Raymond prend conscience que son frère est partout. Ses affaires sont là, intactes, prêtes à être à nouveau utilisées. Elles dorment dans l'air lourd mais elles frémissent à son passage. À moins que ce ne soit le tremblement de la poussière dans les rais de lumière. Vider la maison va demander beaucoup de travail. En traversant les pièces, il essaie d'estimer le temps nécessaire pour la mettre en vente. Il y aura sans doute un coup de peinture à mettre ici et là, de mauvaises surprises. Mais il n'est pas perturbé. Au contraire, il a envie de prendre son temps, de frôler la vie de son demi-frère du bout des doigts, de comprendre pourquoi il n'avait pas

fondé de famille. Comprendre la fin qu'il s'était choisie.

Il est encore tôt, le lendemain matin, lorsque quelqu'un frappe à la porte. Raymond éteint le feu sous la cafetière italienne, ouvre la porte. Derrière elle, un homme en ciré dégouline d'eau. Il tient dans ses mains un morceau de gibier saignant, emballé de cellophane. Il s'appelle Letourneur. Il passe en « bon voisin » pour souhaiter la bienvenue. Raymond lui propose d'entrer profiter du café frais. Autant satisfaire la curiosité de cet homme rapidement et passer à autre chose. Mais il commence par lui mentir. Il préfère se présenter comme un cousin éloigné. Il ignore tellement de choses sur Gaël et sur son père que cela lui paraît plus proche de la vérité. Pour un premier contact, c'est aussi plus facile à assumer que le statut d'enfant illégitime issu d'un adultère. Raymond est un homme moderne mais il a ses limites.

« Un homme formidable qui a fait beaucoup de bien autour de lui. Mourir comme ça, c'est incompréhensible ».

C'est la première chose que Letourneur dit à propos de Gaël. Puis, il parle de la distillerie, toujours ouverte et toujours active malgré sa disparition. Raymond n'a pas encore été la voir. Pourtant, c'est la grande réussite de la famille. Créée par son père à force de travail acharné, le fils pris ensuite le flambeau pour créer un des premiers whiskys bretons. Une fierté locale. Il n'en savait pas plus, et encore, ces informations lui avaient été données par le notaire. Letourneur se lance dans un éloge du « bon patron » à poigne mais philanthrope. Il a l'air sincère. Raymond allume une cigarette. Il n'écoute plus vraiment. Machinalement, il ressert une tasse de café à Letourneur qui poursuit :

« Il n'avait jamais un mot méchant pour personne. Vous savez, il a dû supporter tellement de commérages plus jeune qu'il savait le mal que ça peut faire.

— J'ai connu ça aussi. Ce n'est jamais facile. Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Oh oui, on était à l'école ensemble ! Mais, à l'époque, on n'était pas vraiment copains. Mes parents, c'était vraiment l'ancienne génération. Ils n'étaient pas très ouverts.

— Gaël posait problème ?

— Pas lui, non, non. Plutôt ses parents. Vous savez, un exemple : on ne les voyait jamais à l'Église. À l'époque, la messe c'était quelque chose d'important. Il fallait s'y montrer. Enfin, moi, quand j'ai pu ne plus y aller, je ne me suis pas posé la question plus de deux minutes, hein ! Mais voilà, ils restaient beaucoup entre eux. Le père avait déjà la distillerie. Elle marchait bien, même très bien, il embauchait mais ne gardait jamais les employés longtemps. Puis, tout a commencé à se casser la figure sans qu'on comprenne pourquoi. Je ne sais pas si je dois vous le dire, je ne veux pas vous mettre mal à l'aise, mais vous savez, le père, il était un peu volage avec des filles qui étaient trop jeunes pour lui. Ça s'est su. Les gens n'ont pas apprécié. La famille s'est coupée encore un peu plus du reste du village. Les fils sont punis pour les péchés des pères... je n'avais pas le droit de fréquenter Gaël. Et puis, ça ne s'est pas arrangé les années suivantes, avec le départ de sa mère, la faillite... Dans une petite ville comme la nôtre, les histoires circulent vite. »

Letourneur parti, Raymond reste songeur. La faillite de son père, le départ de sa femme. Il ne savait rien de tout ça. Sa mère ne lui en avait jamais parlé. Est-ce qu'elle était même au courant ? À cette période, ils vivaient loin d'ici, dans le sud. Il avait dix-sept ans et ses propres drames intimes à affronter. Son frère était devenu une incarnation fantasmée de tout ce qu'il n'était pas : un jeune homme épanoui, sans limite et promis à un bonheur complet. Mais voilà que, presque cinquante ans plus tard, Raymond se retrouve dans une maison qui n'a jamais été la sienne, des lettres de condoléances de parfaits inconnus entassées sur la table. Son frère a mis fin à ses jours et il n'a rien, rien du tout, pour l'expliquer.

Assis dans un fauteuil de velours rouge, il laisse la nuit venir et la piège dans la toile de ses pensées. Une violente averse s'abat sans discontinuer sur les vitres qui tremblent. Raymond déteste le mauvais temps. Vingt ans plus tôt, un psychiatre lui avait déclaré « Vous êtes ombrophobe, monsieur ». Ça ne l'avait pas vraiment aidé et cette peur était restée accrochée à lui encore de nombreuses années. Il repense aux paroles de Letourneur et se demande ce qu'auraient à dire ses propres voisins à son sujet : « C'était un homme prévoyant. Une fois, il m'a prêté son parapluie. Puis, il a sonné à la maison à deux heures du matin. Il a réveillé les gosses. Il voulait le récupérer ».

Les yeux de Raymond suivent lentement le contour des écailles de peinture qui serpentent le long des menuiseries des fenêtres, pistent les gouttes qui glissent derrière la vitre. Il se souvient déjà un peu mieux de l'été qu'il a passé ici, à An Huñvre, l'été de ses dix ans. Il sait désormais que de vieux souvenirs l'attendent sur le pas de la porte.

Amélia

Raymond vit à *An Huñvre* depuis cinq jours. Enfin, il n'est pas sûr que « vivre » soit le mot le plus adapté. Il « est là », mais il ne se sent pas à sa place. Pourtant, tout est à lui, y compris les affaires de Gaël qu'il s'efforce de trier. Il tente de faire émerger une image de son frère en détaillant chaque objet, en imaginant ses gestes lorsqu'il les avait en main. Il se construit une carte mentale de ses goûts. Fermer un carton lui prend donc un temps infini. Il a parfois l'impression qu'il est toujours là, que la porte va s'ouvrir, que ce sera lui et qu'il dira « Ne touche pas à ça » ou « Ne mets tes doigts sur la face des vinyles ». Mais la porte reste fermée et personne ne lui dit rien. La veille, il est descendu à la cave pour la première fois. Mais elle n'a rien de particulier, à part une vieille baignoire inutile stockée là, qu'il aura bien du mal à débarrasser seul.

Depuis son arrivée, la pluie semble ne jamais vouloir s'arrêter. Cet après-midi, petit miracle, une éclaircie se montre enfin. Le soleil fait danser ses rayons sur les brins d'herbe encore mouillés. Raymond attrape les clés de la Citroën. Il est temps pour lui de voir de ses propres yeux la distillerie Gwilhou. Quinze minutes plus tard, quand il descend de voiture, sa première impression est, qu'elle aussi, n'est pas à sa place. C'est un monumental cube de bois et de verre, posé au milieu d'une prairie dont le flanc a été transformé en parking. Quelques clients paissent tranquillement sur la terrasse ensoleillée. Deux entrepôts, plus petits et bien plus anciens, affichent encore de vieilles publicités effacées sur leurs murs de brique, discrète contestation de la modernité des lieux. Les portes vitrées détectent la présence de Raymond et ouvrent le passage vers un intérieur froid, anguleux, propre. Un écran affiche les horaires des visites et des dégustations. Il règle le prix demandé sur une borne automatique et il s'assoit pour attendre le guide annoncé au milieu une demi-douzaine de touristes.

La visite dure quarante minutes durant lesquelles Raymond se prend en plein visage que, dans cette épopée familiale, il n'existe pas. Ce n'est pas une découverte, mais le vivre si directement est une autre chose. Alors, il se concentre sur les détails techniques : la taille des alambics, la température nécessaire aux bactéries. À la fin, il se sent mieux. Pour ne rien gâcher, le whisky est bon et il fait la rencontre d'Amélia.

Amélia à l'âge de sa fille, 25 ans. Elle apparaît derrière une cuve, au milieu d'un champ d'odeurs d'orge torréfié, dans un bleu de travail trop grand pour elle. Elle est si concentrée qu'elle semble ne pas s'apercevoir de la présence du groupe de visiteurs patauds, au milieu de son espace de travail. C'est un écureuil roux aux gestes agiles dans une forêt d'inox, de tubes et d'échelles. Elle lève la tête, les regarde. Raymond s'attend presque à ce qu'elle leur jette des glands au visage mais, heureusement, elle n'en fait rien. Elle se contente de sourire.

Elle les retrouvera pour la dégustation, plus tard.

Quand ce moment arrive, ils sautent avec elle de verre en verre, goûtent des fruits tourbés, cuivrés, blonds, reviennent vers la pomme, guidés dans cet élan par sa connaissance impeccable de bouilleuse de cru. Raymond est un peu ivre. La dégustation est terminée mais il reprend un verre. Il est curieux et interroge Amélia sur sa vie. Elle est d'ici, née à Lannion, élevée par des parents instituteurs à quelques kilomètres de là. Elle a toujours connu la distillerie. À l'époque, elle était plutôt moribonde. Après deux décennies florissantes, le père Gwilhou avait perdu l'intégralité de ses clients. Personne ne pouvait vraiment dire pourquoi. Ce fût le début d'un déclin étrange. L'entreprise vivotait tant bien que mal.

Quand son père était entré en maison de retraite, Gaël avait eu l'idée de faire du whisky. Amélia était arrivée à la distillerie l'été suivant pour payer ses études. Elle faisait les visites, l'accueil, un peu de vente. À l'obtention de sa licence, elle avait préféré quitter Rennes et revenir de manière permanente. Ce choix intrigue Raymond. Sa propre fille, au même âge, avait tout fait pour vivre dans une grande ville, loin de ses parents névrosés. Mais pas Amélia. Elle aimait l'ambiance, le travail ici. Et puis Gaël l'avait prise sous son aile. Il l'avait poussée à voir plus grand et à se former pour devenir elle-aussi distillatrice.

Raymond boit ses verres et ses paroles. Il n'est plus en état de conduire. Amélia propose de le raccompagner. Elle a l'habitude de rendre service. En plus, ce client lui rappelle quelqu'un. Elle n'a pas envie de rentrer chez elle avant d'avoir trouvé qui. Dans la voiture, elle demande, pour la forme, si la musique le dérange, puis elle glisse un CD dans le lecteur, un vieux best-of qui traîne dans la portière depuis des années.

*« When I look over my shoulder
What do you think I see ?
Some other cat lookin' over*

*His shoulder at me
And he's strange, sure is strange »*

Elle ne met pas le volume aussi fort qu'à son habitude. Son passager lui donne les directions – prochaine à droite, tout droit sur quatre kilomètres environ. Chanson suivante. Au fur et à mesure que la route se déroule devant elle, elle croit deviner leur destination. Il n'y a pas beaucoup de maisons par là. Elle se tend. La discussion n'est plus qu'un filet de mots. Les dernières secondes d'Hurdy Gurdy Man s'éteignent et rien ne prend la suite. Uniquement le bruit du moteur et des pneus sur l'asphalte.

Raymond regarde la nuit s'étendre. Il ne se sent pas très bien, ouvre un peu la fenêtre. Il n'a pas osé se présenter à Amélia comme le frère de son patron décédé. Il sait qu'elle aura des questions et lui aucune réponse. Aucune réponse avec laquelle il ne soit à l'aise en tout cas. Enfin, au détour d'un virage, apparaît le chemin qui mène à An Huñvre. La maison surgit sous la lumière crue des phares. Un renard s'enfuit. Amélia arrête la voiture mais laisse tourner le moteur, le regard fixé sur la façade sombre et les mains crispées sur le volant. Au moment où Raymond s'apprête à descendre, elle lui jette :

« C'est la maison de Gaël.

— Oui, c'était mon frère.

Voilà, elle a trouvé. Il ressemble à Gaël mais il fait plus vieux, moins en forme. Des larmes s'installent sur le bord de ses yeux.

— Son frère ? Il n'a jamais parlé d'un frère.

— Nous n'avons pas grandi ensemble. Je n'ai pas la même mère que lui... il soupire. Sa tête tourne et il ne sait pas comment dire les choses. Je ne sais rien de lui, je n'ai rien à vous apprendre sur son geste. Ne m'en voulez pas. »

Les mains d'Amélia n'ont toujours pas quitté le volant. Il remarque ses ongles rongés, identiques aux siens. Après quelques secondes, elle s'essuie les yeux et dit :

« Vous savez, cette maison, il y a été à la fois très malheureux et très heureux ».

Raymond ouvre la portière, descend dans l'air froid et humide. Amélia semble abattue. Il lui fait un signe de la main qui reste sans réponse. Il la regarde s'éloigner et rentre dans la demeure livide, accompagné du fantôme de son frère.

Une nuit de tempête

Le lendemain de sa visite à la distillerie, Raymond tente d'oublier sa gueule de bois en s'activant dans la maison. Il commence par vider un placard dans la chambre de Gaël. Au fond, sous une pile de sacs vides, il tombe sur une boîte à chaussures pleines de photographies. Il examine la plus ancienne. Gaël est encore un enfant. Il doit avoir une douzaine d'années et il pose avec son père, debout dans l'arrière-cour. Il décèle en arrière-plan un peu de la porte qui ouvre sur la cave. Gaël lui ressemble. Du moins, il ressemble au garçon qu'il était au même âge. Il porte des souliers qu'on devine parfaitement cirés. Ses chaussettes de laine hautes laissent visibles ses genoux aiguisés de grande perche. Il est attifé d'un short en laine marron, lui-même assorti à son béret. Son père lui entoure les épaules d'un geste du bras qui se veut affectueux, mais ça ne marche pas. Peut-être parce qu'il est difficile d'imaginer de la douceur dans son allure autoritaire, sous ce costume strict, dans ce corps si grand et si droit, sous les pommettes coupantes de ce visage sans sourire. On pourrait presque entendre l'ordre donné au photographe de ne pas rater la prise.

Petit, Raymond le voyait comme un ogre qui emportait sa mère dans une autre pièce où il était interdit d'entrer. À elle, il lui faisait beaucoup de reproches. À lui, il donnait des coups de règles quand ses devoirs n'étaient pas bien faits. Un soir, alors que son père et sa mère étaient ensemble dans la minuscule cuisine, il les entendit conspirer. Son

père disait « Ils doivent se rencontrer. On lui dira que Raymond est un cousin. C'est important pour le petit, ils ont le même âge et Gaël sera un bon exemple ». Sa mère répondit « Raymond est mieux ici, avec moi ». Mais l'année suivante, elle tomba très malade et, pendant sa convalescence, il eut le droit d'habiter *An Huñvre*, le temps des vacances d'été.

C'était il y a bien longtemps. Dans ses yeux d'enfants, la demeure de pierres dorées était un lieu prodigieux et intimidant, avec ses grandes fenêtres, ses rideaux de brocart vert, ses tapis de soie et ses porcelaines si délicates. La première fois qu'il traversa le salon, sa petite main dans celle de son père, il garda la bouche ouverte et les yeux écarquillés, abasourdi par l'énorme cheminée en feu et un peu effrayé par les trophées de chasse suspendus au mur. À l'inverse, la chambre où il dormait lui paraissait triste avec son crucifix et sa décoration de fleurs séchées. Mais elle sentait bon.

Pour Raymond et Gaël, cette maison avait été durant deux mois un terrain de jeux incroyable débordant d'aventures de pirates et de chasses au trésor. La journée, leur père était absent, occupé à ses affaires. Son retour marquait la fin de la joie et le début de longs dîners silencieux durant lesquels ils endossaient le rôle d'enfants bien sages.

La boîte à chaussure posée sur les genoux et la photo à la main, Raymond fouille dans ses souvenirs. Comment s'appelait la femme de son père déjà ? Il a beau se creuser la tête, il n'arrive plus à retrouver son prénom. Elle est aussi discrète dans sa mémoire qu'elle l'était au sein de sa famille. D'ailleurs, elle n'est sur aucune photo. Elle devait être gentille, mais il se souvient à peine de lui avoir parlé. Elle sonnait la cloche pour l'heure du repas du soir. Les enfants trouvaient une table dressée et des assiettes bien remplies et, une fois celles-ci terminées, ils écoutaient leur père les édifier d'un sujet ou d'un autre. Lorsque l'horloge sonnait 20h30, il était l'heure de monter dans les chambres.

La mère de Gaël prononçait alors ses seules paroles : « Dis, bonne nuit à ton cousin et embrasse ton père ». Ce qui ne manquait jamais d'attrister Raymond, trop jeune pour les secrets. Tous les soirs, à cet instant précis, sa propre mère lui manquait.

Dans la boîte, une photographie se détache des autres. Elle est beaucoup plus récente et c'est la seule qui possède un cadre. Gaël doit avoir une cinquantaine d'années. Il est beau. On pourrait dire « qu'il en impose » malgré son pantalon de travail et son t-shirt de Donovan délavé. Grand, comme son père. Comme Raymond aussi, mais sans cet embonpoint qui va avec l'âge et dont il souffre depuis quelques années. Il pose devant la distillerie et apparaît heureux. On dirait qu'il se retient d'éclater de rire. Raymond respire profondément, la gorge serrée. Ça ne passe pas. Il a honte.

À la même période, ou à peu près, il vivait reclus les pires années de sa vie. Son carnet de commande était désespérément vide. Il ne voyait personne, ni sa fille, ni son ancienne compagne, ni ses amis. Il ne voyait personne, ni sa fille, ni son ancienne compagne, ni ses amis. Il en était incapable. Ses angoisses météorologiques avaient atteint leur apogée. Il était littéralement terrorisé par le mauvais temps. Il passait des nuits sans sommeil, caché sous ses couvertures, à prier pour que le vent cesse. Il avait peur d'être emporté dans son lit par une tornade ou que le toit de sa chambre soit arraché par une tempête. Il se repassait en boucle les images de voitures fracassées par la chute d'arbres ou emportées par les crues. Il imaginait le moment où son corps, gonflé dans l'eau boueuse, serait retrouvé. Les nuits étaient les plus insupportables. Il ne rêvait que de catastrophes, de submersions, de cataclysmes inexorables. Mais, un jour, ses cauchemars avaient cessé, ses angoisses avaient diminué sans qu'il en comprenne la raison. Il ne s'était jamais débarrassé totalement de cette phobie, mais ça n'avait plus jamais été aussi intense.

Jusqu'à aujourd'hui.

Quelque chose semble déjà différent. Raymond s'est réveillé nauséeux. Ses muscles sont comme des nœuds dans le bois. Assis dans l'ancien lit de son frère, encore sous les draps, il essaie de regrouper ses souvenirs de la veille, de bien les séparer des bribes du cauchemar qui lui englue encore l'esprit. Il se rappelle les photographies, le temps qui vire à la tempête dans la soirée. Il se revoit écrire une lettre sur la table de la cuisine. Il est presque minuit. La lampe hésite entre maintenir une lumière fébrile ou s'éteindre complètement. Il sort une bougie mais il ne se fait aucune illusion sur sa capacité à l'éclairer. Ce n'est pas grave, il a envie de lui donner sa chance.

Un éclair. Taranis et sa roue s'effondrent sur le toit. Le frigidaire émet un dernier râle. Le courant est coupé. La pluie grogne derrière les vitres. Elle veut entrer. Raymond prend plusieurs longues respirations avant d'allumer la bougie. Le tableau électrique est dans la cave et l'entrée est à l'extérieur de la maison. Il va devoir sortir sous la pluie battante. Il se rappelle cette vidéo de sophrologie envoyée par sa fille. Elle avait écrit « Pour tes angoisses, Papa » mais il n'est pas bon élève et il ne se souvient de rien.

Tant bien que mal, avec sa bougie, il cherche puis enfile des bottes et une parka. Son téléphone est dans la poche. Il s'excuse auprès de la petite flamme, il lui faudra une meilleure lampe torche pour faire face à la nuit.

Une fois dehors, la pluie lui frappe les oreilles, lui mord les mains et le visage. Les herbes sont toutes collantes d'eau. Elles s'agrippent à ses jambes et y laissent leur marque froide. L'arrière-cour est l'endroit qu'il aime le moins de la maison. Quand on arrive de la route, on ne peut pas savoir qu'elle est là, comme si elle se cachait d'un fait exprès. Elle est dévorée par le lierre et la mousse qui ont, à la lumière de son téléphone, un aspect de fourrure glauque. Ses murs grimpent haut vers la

nuits. Une porte faite de planches de bois est encerclée de ronces. Il ne sait pas sur quoi elle ouvre mais ce n'est pas sur la cave. Non, la porte de la cave n'est pas une porte banale. Elle est d'une manière qui ne devrait pas. Elle est plus grande que nécessaire. Elle est plus noire aussi, avec une couronne de fleurs sculptée sur sa face. Raymond reconnaît l'œuvre d'une main enfantine qui tient difficilement son ciseau. Mais il y a de l'application, des détails. Il est debout devant la porte, frigorifié. Elle est déjà ouverte.

Il entre. Il y fait un noir de caveau. Elle sent la terre mouillée. Il commence par explorer ses étagères poussiéreuses. Sur l'une d'elle repose un rat mort sur un bouquet d'herbes séchées. Il n'était pas là la dernière fois. Sa tête est détachée de son corps, rangée entre ses pattes. Le tonnerre bat toujours son tambour. Le compteur électrique est bien trop loin de la porte ... Il s'enfonce dans la cave, dans son sol, touche ses murs humides, et son air qui pèse sur ses épaules. C'est au milieu de cette matière sombre qu'il la voit : la baignoire. Posée au cœur de l'ombre sur d'antiques pieds de bois, son ventre est vide et sale, son email blanc fissuré. Il s'approche, touche les parois. Elles sont glacées, bien plus froides que la pièce, et recouvertes de traces de mains cendreuse. Mais les formes des doigts sont trop longues, comme celles des araignées de mer et elles sont partout dans la baignoire, des dizaines de traces incompréhensibles au-dessus d'un fond d'eau étrangement propre. À quelques centimètres, une grande trace mouillée se traîne jusqu'à la fenêtre. Quelque chose fait du bruit sur sa gauche.

« Qui est là ? »

Seule la pluie lui répond en redoublant de force. À partir de cet instant, dans son esprit, réalité et cauchemar se confondent dans un amas de sensations. Il ne se souvient pas d'être rentré et de s'être couché. Il se dit qu'il a dû disjoncter, faire une sorte de transe liée à l'angoisse. Ce ne serait pas la première fois. Il n'aime pas cette perte de mémoire. Il n'aime pas non plus l'idée

qu'un animal puisse errer dans la cave. Il se lève, s'extirpe du lit. Quand il a les deux pieds bien ancrés au sol, les traces de doigts lui reviennent en mémoire. Et si ce n'était pas un animal ? Toujours en pyjama, il sort pour faire le tour de la maison, cherche des traces de passage, une anomalie quelconque, examine le fenestron de la cave. Il ne trouve rien, ni dans l'herbe aux alentours, ni sur les murs. La maison est la même masse de granit que les jours précédents et, comme les jours précédents, elle semble prise dans un étau de nuages bas et lourds.

La magicienne

Raymond est dans un état d'anxiété profonde. Depuis la nuit de la tempête, il rêve de têtes de rats qui l'épient pendant qu'il est nu dans la baignoire. Chaque matin, il se réveille avec une sensation de dégoût comme celle provoquée par la prise en main d'une éponge sale et visqueuse. L'idée d'une intrusion lui serre l'estomac comme une pince. Bizarrement, Letourneur n'est plus passé le voir. Pour ne rien arranger, la pluie ne s'arrête plus. Il n'est pas retourné dans la cave. En fait, il n'a même pas réussi à quitter la maison une seule fois. Il ne fait rien. Il ne donne pas de nouvelles à sa fille. Elle n'en prend pas. La journée, Raymond reste assis dans le fauteuil du salon, face à la cheminée. Quelque chose tremble à l'intérieur des placards. Il est obnubilé par les sons produit par la maison. Elle craque et geint sous l'effet du vent tandis qu'il s'éteint, blotti en son cœur

Ce doit être le matin quand un coup de téléphone l'extirpe de sa léthargie. Un homme lui demande s'il est bien le fils de monsieur Gwilhou. Il travaille pour la maison de retraite où il a séjourné les dernières années de sa vie. Ils ont retrouvé des affaires que son frère n'est jamais venu récupérer. Est-ce qu'il accepterait de venir les chercher ? Ça leur éviterait des démarches. Pour la première fois,

Raymond est nommé comme un fils et comme un frère. Il accepte de venir. Son interlocuteur raccrochera en se disant qu'il est étrange d'entendre les gens sourire à l'autre bout du fil. Après un voyage aller-retour d'environ une heure, il revient avec un sac de vêtement usés, un rasoir électrique et un paquet de lettres envoyées par son frère.

Les lettres sont glissées dans une grosse enveloppe de papier kraft. Raymond la prend avec délicatesse, l'ouvre et sort une dizaine de feuilles de papier. Il a l'impression de détenir un trésor, un accès direct et magique aux pensées de son frère. La première lettre a été écrite dix ans plus tôt sur une feuille arrachée à un bloc note. Dès les premiers mots, Raymond est transporté dans un gouffre.

« Papa, ce que je vais dire dans cette lettre doit rester entre nous. Alors s'il te plaît, si tu as demandé à un infirmier de te la lire, dis-lui d'arrêter et fais-le toi-même. Tu es un vieux fou dégénéré mais je sais que tu connais ton intérêt.

Je vais être direct : elle est revenue. Je l'ai trouvée il y a quatre jours dans la cave, blottie dans un coin. J'étais désespéré, Papa. Je voulais en finir. Je voulais me pendre. Tu t'es bien foutu de moi quand je t'ai dit que j'allais faire le premier whisky breton. Tu avais raison. J'ai cru tout perdre. Il ne me restait plus rien jusqu'à ce qu'elle mette ses mains dans les miennes et qu'elle les serre de ses longs doigts.

J'ai enfoui ma tête dans ses cheveux blancs, dans son cou. Elle avait une odeur de sous-bois et de mousse. Ça a duré longtemps. Elle m'a susurré des histoires au creux de l'oreille, des histoires de sœurs et de femmes qui parlent aux animaux.

Elle m'a aussi raconté votre histoire à tous les deux, comment elle t'avait secourue, tout ce qu'elle avait fait pour toi malgré cette autre femme que j'appelais maman, sans rien savoir.

Elle m'a raconté ta trahison. Tu n'as pas pu t'en empêcher vieux bouc ! Je ne la blesserai jamais comme tu l'as fait. C'est

ce que je voulais te dire, pour que tu y penses chaque jour, seul dans ta petite chambre, à mourir tout doucement.

Maintenant, je vais pouvoir me faire une vie à moi. »

L'aigreur de cette lettre lui laisse un goût de fer dans la bouche. Il se crispe, il est au bord de quelque chose. Il le sait. La violence des mots de Gaël envers leur père, son envie d'en finir le recouvre, aux yeux de Raymond, d'une ombre nouvelle. Son frère aussi avait vécu dans un monde noir et sans lumière. Mais au plus profond de ses propres abysses, il y avait trouvé une femme et elle l'avait aidé. Sans attendre, il ouvre une seconde lettre écrite un an plus tard.

« Bonjour papa

On m'a dit que tu ne te portes pas si mal mais que tu es triste et que tu chouines. Je préfère ne pas venir te voir. Pourtant, je crois que te voir si lamentable me ferait plaisir. Je ne sais pas pourquoi, j'ai besoin de te dire que je suis heureux papa. La distillerie décolle plus fort que tout ce que j'aurais pu imaginer. J'ai pris des risques et ça a marché ! J'ai été bien conseillé. Elle est si précieuse. Elle demande si peu en retour ! C'était un peu étrange au début, ce petit rituel. Entrer dans la cave, allumer quelques bougies tandis qu'elle reste assise sur le sol en tailleur, complètement nue. Puis, quand il y a assez de lumière, elle tourne vers moi son visage de cendre et ses yeux noirs et tout le reste de son corps ensuite. Je dois lui donner la main pour qu'elle se lève. Je la caresse en lui donnant des nouvelles de la distillerie et de l'extérieur. Je réponds à toutes ses questions qu'elle murmure à peine, son corps contre le mien. Je la prends elle et ses conseils. Comme tu le faisais toi aussi autrefois. Parfois, elle est plus directive, plus impérieuse. Quand c'est fini, elle me crache dans la bouche. Je devrais être dégoûté par son corps, sa peau écaillée, sa maigreur, ses cheveux qui ondulent le long de son dos. Mais non, elle me fascine. C'est une déesse et elle m'a choisi. Elle est une religion dont

je suis le seul croyant et mes prières n'ont rien de propre.

Quand tout est terminé et que je remonte de la cave, il m'arrive de vomir. Je me sens puissant et monstrueux à la fois. Je n'ai plus qu'à mettre en œuvre sa sagesse de magicienne. Et le samedi, quand je ne la vois pas, je suis l'homme le plus normal du monde... Je vois d'autres femmes, des belles, des plus jeunes, des plus fades. Contrairement à toi, je tiens ma promesse ».

Un « homme formidable qui a fait beaucoup de bien autour de lui » mais qui torturait son père avec des lettres pleines de fiel, qui séquestrait peut-être une femme, se vantait de collectionner les conquêtes féminines. À cet instant, Raymond comprend qu'il a été dupé car les lettres de son frère ne sont pas un trésor. Elles sont plutôt une porte qui l'ont mené dans une pièce haute et sombre. Cette pièce, c'est l'esprit de son frère et au sol gît une forme tordue, vivante, encore palpitante. Lire la suite des lettres, ou ne serait-ce que les conserver, pourrait aussi bien lui ouvrir un passage vers son propre esprit, le coloniser de questions nouvelles. Alors dans un geste instinctif, il jette le paquet de feuilles au feu.

Hurdy Gurdy Man

Dans un premier temps, Raymond a essayé d'oublier les lettres de Gaël, faire comme si elles n'avaient jamais existé et qu'il ne les avait jamais lues. Mais il n'a pas réussi, alors il a rationalisé. Oui, son frère semblait avoir un secret, mais ce n'était peut-être pas si terrible. Il n'avait pas vraiment de femme dans la cave. À dix-sept ans, Gaël s'était retrouvé seul avec son père. Sa mère était partie, la distillerie coulait. Ils travaillaient ensemble et vivaient dans la même maison. Ils avaient très bien pu développer un délire commun, une « folie à deux » impliquant une « magicienne consolatrice ».

Cette explication lui a redonné un peu de contenance. Vider la maison... il doit vider la maison. Il commence sa journée par monter quelques cartons à l'étage, ouvre des tiroirs. Dans l'un d'entre eux, il tombe sur ce qui semble être une cachette à marijuana. Il y a aussi un calepin en cuir rouge. À l'intérieur, Raymond découvre une trentaine de numéros de téléphone associés à des prénoms de femmes. Parmi eux, il y a celui d'Amélia. Il y a des dates, des commentaires. Il n'aime pas ce qu'il lit dans ce carnet. Il va pour le jeter au feu, comme pour les lettres. Son geste les lui rappelle. Mais, au dernier moment, debout devant les flammes, il hésite et range l'archive des conquêtes de son frère dans sa poche.

Dehors, il pleut encore. Raymond regarde par la fenêtre. Son corps est une contraction de haine. La pluie, la peur, sont des harceleuses et cette maison est un trou, mais c'est terminé. Il remonte dans sa chambre, fait sa valise. Il en sert très fort la poignée quand il redescend, presque en courant. De l'autre main, il récupère ses clés de voiture qui sont posées sur la console à l'entrée. Il pose la valise au sol, va pour tourner la poignée, mais quand il tend la main, la poignée s'éloigne. Il recommence et n'attrape dans ses doigts que du vide. Il ne comprend pas. Il se dit « Raymond, tu dois avancer ». Rien ne se passe. Il n'y arrive pas. Ses jambes l'abandonnent, lui refusent le droit d'aller plus loin. Sa poitrine l'opprime. Alors, il fait demi-tour et s'assoit dans le fauteuil de velours rouge élimé, face à la cheminée, le temps nécessaire pour retrouver un rythme cardiaque qui lui convienne mieux.

Il est désormais 23h. Raymond est toujours assis dans son fauteuil, un verre de whisky Gwilhou à la main. Son troisième. Il dresse le bilan de ce qu'il sait sur son frère. Pendant des années, il avait incarné une vie alternative inaccessible, un idéal que ses propres phobies l'empêchaient d'espérer de pouvoir, un jour, toucher du doigt. Il avale le fond de son verre, se resserre. D'ordinaire,

l'alcool l'éteint et fait refluer sa colère au loin. Mais pas ce soir. Ce soir, elle persiste à gronder bas dans son ventre. Il est coincé dans cette baraque à essayer de comprendre quoi ? Que son père était un hypocrite ? Un menteur ? Lui aussi aurait pu avoir d'autres ambitions. Sa fille et ses leçons de vie, où était-elle maintenant ? Avec sa mère sûrement, à rire de lui. Gaël avait trouvé un génie qui avait réalisé ses vœux, et ça avait mal tourné pour lui. Tout le monde le trouvait impressionnant. Encore des mensonges ! Il se faisait passer pour un homme adroit, intelligent mais il n'avait fait que tricher. Il avait fini par ne plus se supporter et maintenant, c'est lui qui devait assurer le service après-vente et gérer ses histoires.

Raymond marmonne, se repasse chaque détail, chaque nuit passée dans la maison, chaque cauchemar dont il peut se souvenir. Alors, le pire devient possible. Il pense à la créature de Gaël, aux traces de doigts terriblement longs sur les parois de la baignoire, à l'eau claire et au rat posé comme une offrande. Il imagine une femme, en bas, semblable à la séquestrée de Poitiers, affamée et affaiblie. Sur cette image, il s'endort.

Il rêve qu'il est Gaël, qu'il est dans la baignoire de la cave et qu'il embrasse à pleine bouche une femme lézarde, blanche comme un ver, et dans laquelle ses mains s'enfoncent.

Quand il se réveille, Raymond a chaud, très chaud. Il bande. Il sort pour prendre l'air. Pour une fois, le soleil a tapé fort et il peut sentir l'humidité chaude du jardin remonter du sol vers le ciel. Il se dirige vers la cave. Les arabesques de fleurs maladroitement sculptées dansent sur le bois de la porte. Il les caresse du plat de la main. Quand il en a fait le tour, il frappe doucement et tend l'oreille. La porte s'ouvre d'elle-même, sans vent, sans grincement sinistre. Au contraire, elle glisse comme huilée à l'instant. Raymond pénètre dans une tendre obscurité habillée de quelques bougies posées sur le sol. L'odeur de sous-bois s'infiltré dans ses narines tandis qu'il

avance dans un espace qu'il ne reconnaît plus. L'air scintille autour de lui. Il se sent entouré d'arbres immenses mais invisibles. Il voit des gouttes d'or perler des étagères, du cadre de fenêtre vermoulu, du manche de la vieille pelle qui gît au sol. La baignoire irradie, aussi blanche et lumineuse qu'un coquillage de nacre. Cette fois-ci, la créature n'a pas fui sa présence. Elle attend, assise en tailleur dans le coin de la pièce, plongée dans un noir de satin. Elle en fait son vêtement qui dessine des ombres sur ses seins et sur l'intérieur de ses cuisses. Son corps est grand. Son corps est maigre. On lui voit les côtes, toutes pâles comme son visage. Une couronne de cheveux longs et blancs lui ceint la tête et c'est en plongeant dans ses yeux d'obsidienne que tout lui revient.

Ce n'est pas leur première rencontre.

Les murs de la cave s'effacent et le voilà cinquante ans en arrière. C'est le plein été. Gaël et lui ont dix ans. Ils sont de retour du village et marchent le long de la route. Ils ont acheté des pétards. Ils s'amuse, parient sur le bruit qu'ils feront. Mais alors que le ciel était bleu et calme quelques minutes plus tôt, le voici qui s'emballe, gronde. L'instant qui suit, il s'ouvre sur les deux enfants dans un fracas d'eau et d'éclairs, les trempe jusqu'aux os. Ils avancent difficilement sous le déluge. La pluie et le vent les repoussent, leur fouettent les yeux. Raymond ne voit rien ou presque et pleure beaucoup. L'eau dévale la route avec avidité, toujours plus forte et puissante sur leurs jambes fébriles. Gaël se montre courageux. Il serre contre lui celui qu'il pense être son cousin. Ils n'ont rien pour s'abriter. Ce jour-là, à ce moment précis, Raymond prend conscience que lui, petit enfant, pourrait disparaître sur une route isolée, par le simple fait d'une grosse averse, ou d'une foudre qui frappe.

Et c'est quand ils n'en peuvent plus, qu'ils pensent que tout est fini, qu'elle apparaît. Dans les souvenirs de Raymond, elle est identique à aujourd'hui. Elle est la même forme blanchâtre et allongée

qui tend les bras vers eux, les tire à elle pour les abriter dans ses cheveux de diamant. Elle est si forte alors qu'elle et si maigre ! Ils n'ont plus peur car ils sont entrés dans un autre monde dont ils garderont la sensation de longues heures après leur réveil. Car ce n'était qu'un rêve. Du moins c'est ce que leur dit leur père. Au téléphone, il se vantera auprès de la mère de Raymond de les avoir sauvés, eux « sales gosses ingrats qui ne respectent rien ».

C'était il y a cinquante ans. Depuis, Raymond a toujours peur du mauvais temps. Mais là, assis avec elle sur le rebord d'une vieille baignoire de porcelaine, ses mains sur ses hanches frêles et sa langue râpeuse dans sa bouche, il devient un homme nouveau. Il sent un courage qu'il ne se connaissait pas se diffuser dans l'ensemble de son corps. Une puissance liquide entre en lui, traverse ses nerfs, ses veines, gonfle sa gorge. Il se sent capable d'explorer les montagnes les plus hautes et de planter son drapeau dans un blizzard de glace, d'affronter des tempêtes marines pour conquérir or et pouvoir. Tout peut être à lui. Amélia aussi, s'il le veut.

Quand il remonte dans la maison, il est surpris par le calme. En ramassant son verre de whisky renversé sur le sol, il passe sa langue sur ses lèvres. La saveur de la reine des limaces persiste sur sa bouche sous la forme d'une pellicule gouteuse.

Désormais, il ne craint plus d'aller dans la cave. Il lui rend visite chaque jour, sauf les samedis. Le samedi est un jour qu'elle a interdit. Alors ce matin, comme il ne peut pas la voir, il fume assis à nouveau dans le fauteuil de velours rouge, ses longues jambes croisées. Il écoute tranquillement les bruits de la maison et du dehors. Il sent bien qu'il n'est plus tout à fait lui-même, que cette délicieuse intoxication le transforme. Le calepin de Gaël est posé sur l'accoudoir et, sous ses yeux, se trouve le numéro d'Amélia. Il imagine qu'elle se sent seule sans son mentor et son amant. Elle sera heureuse qu'il l'appelle. Alors, tandis

que la pluie se déverse sur la maison et les champs alentours, il allume une nouvelle cigarette, serein.

Les prières d'Amélia

Ce samedi matin, Amélia est encore endormie au plus profond de son lit quand son téléphone sonne. Elle réussit tant bien que mal à se lever, le cherche à l'oreille ; ses yeux sont encore à moitié fermé de sommeil. Elle trébuche sur son pantalon abandonné sur le sol. Le téléphone est dans une des poches. Elle le prend, ne décroche pas. Elle pourrait. Il est encore temps mais le nom qui s'affiche la tétanise : « Gaël domicile ». Elle a besoin d'une minute pour se ressaisir. Elle vérifie plusieurs fois le nom dans les appels manqués, se souvient que Gaël est bien mort. Un message sur le répondeur apparaît. Elle l'écoute assise au bord du lit, sa main presse la peau de son ventre pour faire disparaître la sensation de torsion qui s'y loge. Son t-shirt est trop léger pour le froid du matin ; elle a la chair de poule. Le message se lance :

« Bonjour Amélia. C'est Raymond, vous savez le frère de Gaël que vous avez eu la gentillesse de raccompagner. Est-ce que vous seriez disponible ce soir pour venir à *An Huñvre* ? Je pourrais vous faire de la capponata. En fait, je ne vous cache pas que j'ai du mal à trier ses affaires, à savoir ce qu'il faut vendre, garder. Vous m'aideriez en buvant un peu de sa réserve de vin et vous pourriez prendre ce qui vous serait utile, pour chez vous. Et puis, j'aimerais continuer à vous entendre parler de lui et de la distillerie. Voilà. Tenez-moi au courant ».

Après avoir raccroché, Amélia se fait couler un bain. Elle a besoin de réfléchir, de mettre sa tête sous l'eau et d'entendre le bruit du monde de loin. Une fois immergée, elle se convainc que c'est le bon moment. Il est temps de parler de son histoire à quelqu'un et Raymond représente aussi pour elle un mystère. S'il vide la maison, il finira bien par

trouver des vestiges d'elle et de Gaël. Elle ira.

Amélia aime prier le soir, à la nuit tombée. Ce soir, elle ne pourra peut-être pas. Il faudra qu'elle s'en passe. Sa première prière, elle l'a faite quelques jours après ses quinze ans. Elle ne se souvient plus vraiment pourquoi ou si elle avait demandé quelque chose de particulier. C'était peut-être que le mec de sa sœur n'entre plus dans la salle de bain pendant qu'elle prenait sa douche ou que son chien ressuscite ou que le prof de sport, Letourneur, accepte sa dispense le lendemain. Toujours est-il que prier est devenu une habitude. Une habitude un peu honteuse et secrète. Ses parents n'étaient pas croyants. Ils allaient dans les églises sans spiritualité, pour la beauté des édifices. Elle ne tenait pas ça d'eux, c'est sûr. Au début, ils se montraient inquiets, ils ne comprenaient pas : « elle n'allait pas devenir une grenouille de bénitier quand même ». Non, elle n'allait pas faire ça. Elle ne voulait même pas aller à l'Église. Mais elle détestait devoir s'expliquer, se justifier, les rassurer. C'était la première chose qu'elle décidait par elle-même. Elle acheta sa tranquillité en leur promettant d'arrêter. Elle leur fit croire qu'elle était passée à autre chose. En réalité, elle attendait qu'ils soient couchés, que toutes les lumières soient éteintes pour qu'elle puisse fermer sa porte sans éveiller de soupçons. Là, elle s'agenouillait sur le sol, près de son lit, joignait les mains et balbutiait ce qu'elle pouvait. Elle ne connaissait aucune prière alors elle inventait les siennes. Elle y mettait un peu de latin, pioché à gauche et à droite, parce qu'elle trouvait ça beau. Durant le reste de son adolescence et des premières années de sa vie d'adulte, y compris durant ses études à Rennes, elle continua de prier. Beaucoup de ses prières étaient exaucées.

Sauf avec Gaël et sauf avec son chien aussi qui n'est jamais revenu.

Avec Gaël, rien ne se passait comme elle le voulait. Au début, oui. Il l'avait embauché, lui avait appris de belles

choses comme la fabrication des élixirs qui enivrent, ceux qui vous révèlent. Elle était son élève. À ses côtés, elle se sentait spéciale. Son nom était apparu de plus en plus souvent dans ses prières. Un samedi, après la fermeture du magasin de la distillerie, alors qu'ils n'étaient plus que tous les deux, Gaël lui avait pris la main, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Elle ne dormit pas chez elle cette nuit-là, ni aucun des samedis qui suivirent. Malgré leurs trente-cinq ans d'écart, elle trouvait qu'il était le plus beau, le plus doué. Il n'avait aucun défaut. Elle aimait même son haleine étrange, légèrement végétale.

Pourtant, elle aurait dû se douter que ça n'irait pas. Dès le départ, ils ne se voyaient qu'un soir par semaine durant lequel ils se retrouvaient toujours chez lui. Jamais à l'extérieur. Il ne voulait pas non plus venir chez elle. À la distillerie personne ne savait. C'est lui qui ne voulait pas. Il était très exigeant sur les précautions à prendre. Leur histoire est devenue un secret supplémentaire dans la vie d'Amélia. Elle se disait que ce n'était peut-être pas si mal. Elle n'aurait pas supporté les regards, les rumeurs inévitables, la remise en cause de sa sincérité. Malgré tout, elle aurait voulu l'avoir pour elle-seule plus d'un soir par semaine. Mais il refusait catégoriquement, se montrait désagréable quand elle insistait. Elle ne comprenait pas ses changements de comportements. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait qu'ils arrêtent de se voir. Ce n'était pas vrai mais elle voulait le tester, observer sa réaction. Il a simplement dit « Comme tu voudras ». Ce n'était pas ce qu'elle avait eu envie d'entendre.

À l'époque, la distillerie était en pleine expansion. Elle noyait sa frustration dans le travail, faisait des heures supplémentaires, arrivait très tôt et partait le plus tard possible. La nuit, ses prières prenaient une intensité nouvelle dont Gaël était l'unique objet. De retour à son poste de travail, elle surprenait, l'air de rien, les regards qu'il lui jetait à la dérobée. La vérité est qu'elle les guettait,

cherchait désespérément les signes de la réalisation de ses liturgies nocturnes. Malheureusement, c'est l'inverse qui se produisait. Gaël était de moins en moins présent, il ne lui parlait presque plus.

Pour Amélia, ce fût des mois éreintants, troublés, pleins de grands espoirs déçus.

Mais une nuit, alors qu'elle cherchait le sommeil, la lumière de son téléphone éclaira sa chambre. C'était un message de Gaël qui disait « Amélia, tu me manques. On discutera de nous et de la distillerie ». Elle le relut une dizaine de fois surtout ce premier « tu me manques ». Reconnaissante, elle se leva pour allumer ses meilleures bougies. Elle pria jusqu'au matin à s'en abîmer la chair des mains.

Ils se retrouvèrent chez lui le samedi suivant. La nuit était douce comme le sont celles des prémices de l'été. Les insectes fredonnaient et s'agitaient dans l'air. La maison était fraîche et sentait à la fois le cèdre et le chaux chanvre. Ils n'ont ni mangé, ni discuté d'eux ou de la distillerie. Une fois déchaussée et son manteau jeté sur la première chaise venue, hypnotisée, elle suivie Gaël dans sa chambre pour effacer les silences des derniers mois.

Trois heures plus tard, les yeux grands ouverts dans le lit, Amélia réfléchissait. Après des mois d'attente, Gaël avait fait le premier pas. Il lui avait affirmé qu'elle lui manquait et venait de lui prouver à quel point ils pouvaient être complices, que leurs liens étaient forts. Dans la chaleur des draps, elle se sentait confiante. Leur relation avait passé un cap. Elle devait aussi donner un gage d'attachement alors elle lui dit ce qu'elle n'avait jamais dit à personne : qu'elle priait tous les soirs, qu'elle se sentait un peu ridicule, à son âge, de ne pas oser en parler, de ne pas oser prier ailleurs que chez elle. Elle lui dit « Tu dois me trouver bête ». D'abord, il ne répondit rien. Ni oui, ni non. Il fixait le mur silencieux et, toujours sans la regarder, il annonça « Tu ne peux pas faire ça ici ».

Amélia tenta de défaire les fils de la corde émotionnelle qui se nouait sous ses yeux. Elle essaya de le rassurer. Elle n'avait pas l'intention de transformer sa maison de famille en temple ou de lui imposer ses croyances. Elle avait voulu partager quelque chose d'intime avec lui. « Ne recommence jamais » a été sa seule réponse. Puis, il péta et se mit à rire. À cet instant, Amélia eu la sensation que ses sentiments étaient pris, roulés en boule bien tassée et balancés dans une poubelle trop pleine. Dans un état de sidération, qu'elle n'avait plus ressenti depuis la mort de son beau-frère dans un accident de moto, elle se rhabilla en silence, sortit de la maison, monta dans sa voiture et rentra. Leur dernière soirée ensemble fut un coup de massue derrière la tête. Amélia se retrouvait au sol sans souffle.

Deux semaines plus tard, Gaël la convoquait dans son bureau. Elle y aurait bientôt une nouvelle distillatrice. Il faudrait qu'elle la forme à leurs process rapidement pour qu'elle puisse proposer une nouvelle gamme d'ici la fin de l'année. D'ailleurs, il organisait une fête pour ses soixante ans ce soir. Elle serait là. Elles pourraient se rencontrer, se serait bien, non ? Amélia avait accepté. Mais avant une heure du matin, Gaël était retrouvé pendu dans son garage.

Dans la vallée de l'ombre de la mort

Quand Amélia se gare dans le jardin, l'herbe, l'air, le sol, tout est gelé. La voie lactée forme une cicatrice d'étoiles sur la peau noire du ciel. Elle reste appuyée contre la portière de sa voiture, prend quelques instants pour regarder au-dessus d'elle, souffle dans ses mains pour les réchauffer. Elle se dit qu'elle pourrait tout laisser tomber, partir sans rien dire à personne, là maintenant, rouler sans fin, sans direction. Elle ne serait même pas obligée d'envoyer une carte à ses parents. Puis, l'instant passe. Elle reste.

Elle sonne à la porte et, l'espace d'une fraction de seconde, elle voit se superposer toutes les fois où elle s'est trouvée là, excitée ou triste à l'idée de voir Gaël. Mais c'est Raymond qui lui ouvre la porte. Il est grand lui aussi et intrigant avec son allure de mathématicien perdu. Il est habillé, comme le jour de leur rencontre, d'une chemise noire délavée qui ne cache pas la rondeur affleurante de son ventre. Ses manches sont retroussées et son jean, noir aussi, est usé aux genoux. Il n'a pas fait d'effort particulier pour elle. Ses cheveux gris sont ébouriffés. Mais il sent bon. Il porte sur lui une odeur organique de plantes. Elle le remarque pour la première fois : ses yeux sont habités de la même couleur de châtaigne fraîche que ceux de Gaël.

Raymond l'invite dans le salon, lui serre un verre. Elle s'enfonce dans le canapé, retrouve ses repères, l'odeur du bois si caractéristique de la maison. Elle l'écoute parler du temps qu'il fait, s'excuser du désordre, il a été très occupé à débarrasser et trier les affaires de son frère. Sa voix lui paraît différente : plus assurée, plus grave aussi.

« Amélia, je voulais m'excuser. J'aurais dû me présenter immédiatement quand je suis venu à la distillerie. J'ai bien vu que vous étiez contrariée dans la voiture.

— Oui, j'étais surprise.

— Je suis désolé de vous avoir mis dans cette position mais, vous comprenez, Gaël ne m'a connu qu'un été et il pensait que j'étais son cousin. Je ne me sentais pas à l'aise, je ne savais pas comme présenter les choses. »

Amélia acquiesce, dit qu'elle comprend. C'est vrai, elle comprend. Les secrets, elle connaît. Raymond est assis à côté d'elle, une bouteille de vin à la main. L'étiquette est trop ancienne et abîmée pour être lue.

« Vous n'avez pas froid ? J'ai fait du feu mais ce n'est peut-être pas assez ».

C'est vrai qu'il ne fait pas chaud. Elle le lui dit. Amélia regarde autour d'elle et observe un salon parfaitement rangé, comme elle l'a toujours connu. Pourtant,

quelque chose la tracasse. Cela fait plusieurs semaines que Raymond est arrivé pour vider la maison et, contrairement à ce qu'il dit, tout est encore en place. Quelques cartons sont posés dans un coin mais ils ne contiennent rien. Le seul changement qu'elle remarque sont les trois photographies posées sur la cheminée. Elle ne les avait jamais vues. L'une représente Gaël enfant avec son père, une autre les employés de la distillerie et la dernière un autre enfant avec sa mère au bord d'un lac.

« Amélia, vous êtes avec moi ? Raymond semble contrarié de ne pas avoir son attention.

— Oui, je vous écoute, excusez-moi. Au téléphone, vous disiez que je pourrais récupérer des affaires, des choses qui pourraient m'être utiles ?

— Bien sûr, cette maison contient plusieurs générations de meubles, d'objets, de souvenirs. Je ne sais pas quoi en faire. J'ai déjà mis de côté quelques cartons pour vous, des livres, des archives de la distillerie principalement. Des vêtements aussi. Vous voulez y jeter un œil ? Tout est dans la chambre de Gaël. »

La chambre de Gaël...l'idée d'y entrer pour la première fois sans lui l'effraie. Elle ne veut pas faire comme si elle n'y était jamais allée. Elle ne va pas feindre la surprise. Elle monte les premières marches de l'escalier. Raymond est derrière elle, tout près. Arrivée en haut, Amélia s'apparaît à elle-même dans le grand miroir doré qui surplombe le palier, accroché sur le mur. La porte de la chambre est juste sur la droite. Mais, au moment de l'ouvrir, le reflet de Raymond apparaît derrière le sien.

Son sourire affable a disparu. Son regard est entièrement tendu vers elle.

La chambre est plongée dans la pénombre. Une lampe est posée au sol. Son abat-jour en tissu, couleur de perle, ne laisse passer qu'un fantôme de lumière, qui survole un tas de carnets et de papiers au milieu de la pièce. L'ensemble des meubles a été poussé

contre les murs et leur présence se devine à peine. Amélia se dirige instinctivement vers le lit, caresse l'édredon d'un mouvement doux. Elle s'assoit au bord, hors de portée de la lumière, et elle parle :

« Lui et moi...nous avons quelque chose de fort.

— Je sais.

— Vous savez ?

— Je crois, oui. Il était plus que votre patron ou que votre mentor. Raymond est toujours dans l'embrasement de la porte. Il ressemble à une ombre, ses yeux luisent légèrement.

— Je sais d'autres choses encore, il s'approche, ramasse un des carnets au sol. À présent, il n'est plus qu'à quelques pas. Vous devez vous sentir seule maintenant.

Cette dernière phrase fait sourire Amélia. Elle répond :

— Non, pas tant que ça. Je prie tous les soirs, ça m'aide.

Raymond soupire, il s'assoit sur le lit à son tour. Dans la semi-obscurité, il enlève une poussière imaginaire sur la couverture du carnet qu'il tient sur ses genoux.

— Amélia, racontez-moi la nuit où Gaël est mort. Vous étiez présente.

— Je n'étais pas là quand les autres l'ont trouvé. Je suis partie tôt. Je ne lui ai même pas dit au revoir.

— Vous n'aviez pas le cœur à faire la fête, Amélia ?

— Gaël a été blessant ce soir-là. J'ai préféré ne pas rester. Amélia se ferme, elle ne veut plus parler. Raymond, lui, a les yeux dans le vague, il frotte de son doigt la tranche du carnet.

— Amélia. Je ne voulais pas en arriver là mais tu ne me laisses pas le choix. ».

Il semble hésiter un instant, ouvre le carnet. Il en sort une feuille de papier. Amélia n'a pas besoin de la regarder longtemps. Elle reconnaît immédiatement l'écriture de Gaël, serrée et

raturée à de nombreux endroits. Au moins, il a eu du mal à l'écrire cette foutue lettre. Elle n'a pas non plus besoin de la lire, elle en connaît déjà chaque mot. C'est un brouillon de lettre de licenciement. Son licenciement.

« Apparemment, il n'a pas eu le temps de la terminer. Peut-être n'en avait-il pas vraiment l'intention. Mais les motifs Amélia, les motifs qu'il invoque sont intéressants ».

Pourquoi répète-t-il sans cesse son nom ? Amélia commence à s'agacer de ce tic ridicule.

« Raymond, il n'avait pas de motif. Pas de motif professionnel en tout cas.

— Il parle de comportements obsessionnels, de conflits incessants avec l'équipe, de chantage affectif. Il dit que vous le harceliez. Pourquoi est-ce que vous riez ?

— Parce que vous êtes effrayant. C'est effrayant d'être aussi naïf. Je n'étais pas obsessionnelle. Gaël et moi, nous étions ensemble depuis deux ans. Je dormais ici tous les samedis.

Raymond se lève, allume la lumière. Elle donne une apparence différente à la pièce. D'abord, Amélia cligne des yeux, essaie d'ajuster sa vue à la violence de la luminosité nouvelle. Quand sa vision se stabilise, elle voit le frère de son amant au centre de l'espace, face à elle. Autour d'eux, les murs sont recouverts de traces sombres. On dirait de la terre. Il y en a aussi sur le sol. Dans l'âtre de la cheminée, il y a des fleurs séchées, un bouquet de sauge frais, des bougies éteintes et, dans une boîte de verre, une longue mèche de cheveux blancs.

« Oui les samedis, ce serait bien.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'on pourrait se voir les samedis, ce serait idéal.

La couleur de ses yeux semble avoir légèrement foncé. Ils sont plantés sur Amélia, comme la garde de son sourire de dague.

— Je pourrais me débarrasser de cette lettre, je le veux, je le veux très fort. Je ne

voudrais pas que tu aies une mauvaise réputation ou que tout ça vienne aux oreilles de tes collègues, ou même de tes parents. Mais tu devras être reconnaissante.

Le visage de Raymond est traversé par un rictus, le même que Gaël le soir de sa mort. Amélia est ramenée trois mois plus tôt dans la cave de An Huñvre. Déjà, à cette époque, elle ne s'était pas laissée faire. Aujourd'hui, non plus. Elle est forte de toutes ses prières et son dieu répond toujours. Elle se lève à son tour. Elle sait ce qu'elle doit faire. Elle court à travers la pièce. Même si Raymond se tient plus droit et paraît plus vigoureux, il reste un homme usé par des décennies de peur. Le temps qu'il comprenne, elle est déjà dehors.

Elle s'engouffre dans la cour. Un cri résonne derrière elle. C'est Raymond qui l'appelle, paniqué, mais elle n'a pas peur ; elle ne s'arrête pas. Au contraire, ce cri, elle le savoure dans sa course. Enfin, elle est arrivée, devant la porte noire de la cave. Il lui semble que, depuis la nuit de la mort de Gaël, un morceau de son esprit est resté là, plongé dans un bain d'eau grise. C'est ici qu'elle a demandé des explications à Gaël sur le brouillon de licenciement » oublié » sur son bureau. C'est ici aussi qu'elle l'a étranglé de rage avec une vieille corde qui traînait au sol. Ensuite, elle ne se souvient de rien, ni d'avoir déplacé son corps au garage, ni d'avoir descendu la poulie. Elle s'est réveillée le lendemain dans une aube froide au milieu d'un champ, deux kilomètres plus loin. Elle avait un goût de cendre dans la bouche et des brûlures en forme de filament sur les hanches et les fesses. Désormais, elle n'a qu'à pousser la porte pour se souvenir et se défendre. Elle ne craint rien car elle sait qu'Il l'accompagne, le Serpent qu'elle prie depuis ses quinze ans. Elle récite :

*Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi :
Ton fouet et tes crocs me rassurent.*

*Tu te dresses devant moi glorieux et nu,
En face de mes adversaires ;
Tu oins de sang ma tête,
Et ma coupe déborde.*

Raymond arrive derrière elle, haletant. Elle entend sa respiration.

« Je lui ai promis de ne jamais venir le samedi.

— Moi, je n'ai rien promis.

— Si tu ouvres cette porte, je ne sais pas ce qu'elle va faire ».

D'abord, elle ne fait rien. Elle reste immobile, nue dans sa baignoire.

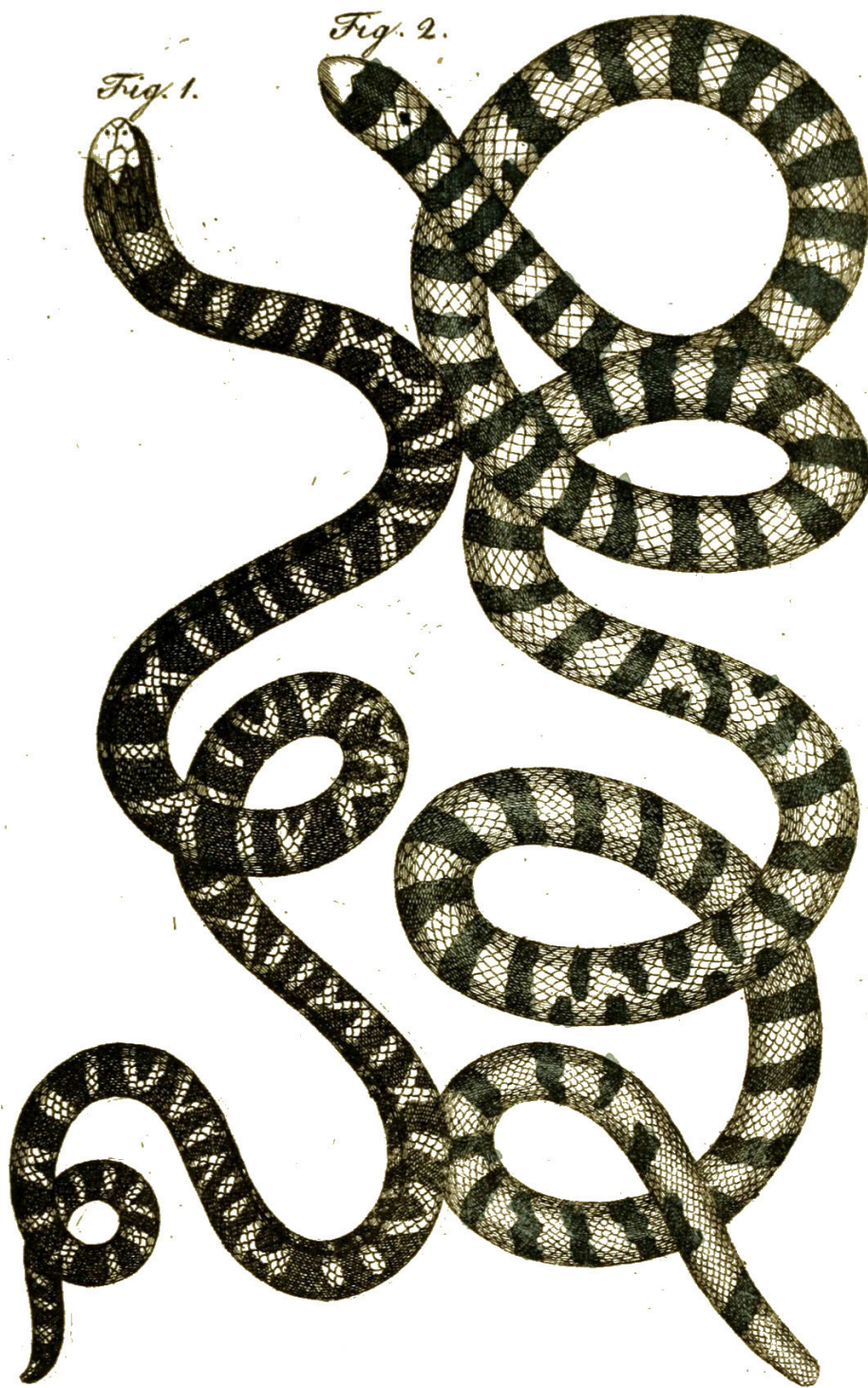
L'eau la recouvre entièrement.

Sauf la bouche, sauf le nez.

Elle hume les odeurs autour d'elle. Ça sent la terre humide, les murs froids. Ça sent les humains malpropres. Le vent s'est levé et le bruit des bourrasques lui arrive distordu. La conscience du temps lui revient doucement. Elle sort d'abord la tête de l'eau, puis ses bras qu'elle a très longs. Elle s'assoit, prend son cou dans ses mains. Elle tâte sa maigreur. Renifle sa peau.

Elle se lève, dégoulinante. L'eau coule le long de ses seins évidés, de ses hanches décharnées. Ses doigts s'entortillent dans ses cheveux gris. Elle ne fait aucune réponse à leur intrusion dans son royaume. Son torse creux est prolongé par une queue d'écailles brunes qui clapote dans une eau odorante de fleurs et de mort. Puis, elle sourit de ses dents pointues. Alors Amélia sait qu'elle vient de trouver la magicienne. Ses prières sont les mêmes que les siennes. Elles sont deux vouivres, une ancienne et une en devenir. Dans la baignoire, elles prennent tout leur temps. Elles sont chez elles et leurs histoires seront racontées, elles le savent. C'est-ce que Mélusine lui susurre à l'oreille tandis que le corps de Raymond éventré repose dans un coin de la cave.





ACCOMPAGNEMENT MUSICAL

Pour lire cette nouvelle, je vous conseille une écoute simultanée de l'album *The Color Of The Grave is Green* de Menace Ruine, en particulier le morceau *Once a Ghost*.

Un fois la dernière page sous vos yeux, placez dans vos oreilles : *Carry On Phenomenom* de Kishi Bashi.



**Retrouvez plus de nouvelles et des
chroniques sur
Lettresdephobos.com**